

Histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne

M. Jean DELUMEAU, professeur

LA PEUR DE LA FEMME DANS L'EUROPE DE LA RENAISSANCE

Le cours de cette année, à l'intérieur d'une étude plus vaste sur la peur, a mis notamment en relief la peur de la femme dans la civilisation occidentale des XIV^e-XVII^e siècles. Comme on pouvait s'y attendre *a priori* le discours misogyne des ecclésiastiques devait particulièrement retenir l'attention. Au début des temps modernes, en Europe occidentale, antijudaïsme et chasse aux sorcières ont coïncidé. Ce n'est pas un hasard. De même que le Juif, la femme a été alors identifiée comme un dangereux agent de Satan, et cela non seulement par des hommes d'Eglise mais aussi par des juges laïcs influencés par eux. Ce diagnostic a une longue histoire mais il a été formulé avec une malveillance particulière — et surtout diffusé comme jamais auparavant grâce à l'imprimerie — par une époque où pourtant l'art, la littérature, la vie de cour et la théologie protestante paraissaient conduire à une certaine promotion de la femme. La peur de la femme n'est pas une invention des ascètes chrétiens. Mais il est vrai que le Christianisme l'a très tôt intégrée et qu'il a ensuite agité cet épouvantail jusqu'au seuil du XX^e siècle. C'est dire que l'antiféminisme agressif que nous allons mettre plus particulièrement en relief durant la période XIV^e-XVII^e siècles n'était pas une nouveauté dans le discours théologique.

Avec l'entrée en scène au XIII^e siècle des Ordres mendiants, la prédication prit en Europe une importance extraordinaire, dont nous avons maintenant quelque mal à mesurer l'ampleur. Et son impact s'accrut encore à partir des deux Réformes, protestante et catholique. Même si la plupart des sermons d'autrefois sont perdus, ceux qui nous restent laissent assez deviner qu'ils furent souvent les véhicules et les multiplicateurs d'une misogynie à base théologique : la femme est un être prédestiné au mal. Aussi ne prend-on jamais assez de précautions avec elle. Si l'on ne l'occupe pas à de saines

besognes, à quoi ne pensera-t-elle pas ? Écoutons prêcher Saint-Bernardin de Sienne : « Y a-t-il à balayer la maison ? — Oui — Oui. Fais-la lui balayer. Y a-t-il à relaver les écuelles ? Fais-la les relaver. Y a-t-il à tamiser ? Fais-la tamiser, fais-la donc tamiser. Y a-t-il à faire la lessive ? Fais-la lui faire dans la maison. — Mais il y a la servante ! Qu'il y ait la servante. Laisse faire à elle (l'épouse) non par besoin que ce soit elle qui le fasse, mais pour lui donner de l'exercice. Fais lui garder les enfants, laver les langes et tout. Si tu ne l'habitues pas à tout faire, elle deviendra un bon petit morceau de chair. Ne lui laisse pas ses aises, je te dis. Tant que tu la maintiendras en haleine elle ne restera pas à la fenêtre, et il ne lui passera pas par la tête tantôt une chose, tantôt une autre ». Dans les ouvrages du prédicateur alsacien Thomas Murner, principalement la *Conjuración des fous* et la *Confrérie des fripons* — tous deux de 1512 — l'homme n'est certes pas ménagé, mais la femme est plus encore vilipendée. D'abord, elle est un « diable domestique » : à l'épouse dominatrice il ne faut donc pas hésiter à appliquer des râclées — ne dit-on pas qu'elle a neuf peaux ? Ensuite, elle est communément infidèle, vaniteuse, vicieuse et coquette. Elle est l'appât dont Satan se sert pour attirer l'autre sexe en enfer : tel fut pendant plusieurs siècles un des thèmes inépuisables des sermons. A preuves, entre mille autres, ces quelques accusations lancées par trois prédicateurs célèbres des xv^e et xvi^e siècles. Ménot, Maillard et Glapion. « La beauté dans une femme est cause de beaucoup de maux », affirme Ménot qui, sans originalité d'ailleurs, tonne contre la mode : « Pour se faire voir du monde (la femme qui ne se contente pas des vêtements qui conviennent à son état) aura toute sorte de vains ornements : de grandes manches, la tête pomponnée, la poitrine découverte jusqu'au ventre avec un fichu léger, au travers duquel on peut voir tout ce qui ne devrait être vu de personne ... C'est ... dans un tel dévergondage d'habits qu'elle passe, son livre d'heures sous le bras, devant une maison où il y a une dizaine d'hommes qui la regardent d'un œil de convoitise. Et bien ! Il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne tombe à cause d'elle dans le péché mortel ». Pour Maillard la traîne des longues robes « achève de faire ressembler la femme à une bête, puisqu'elle lui ressemble déjà par sa conduite ». Et « les riches colliers, les chaînes d'or bien attachées à son col » marquent « que le diable la tient et l'entraîne avec lui, liée et enchaînée ». Les dames de son temps, ajoute-t-il, aiment lire des « livres obscènes qui parlent des amours deshonnêtes et de la volupté, au lieu de lire dans le grand livre de la conscience et de la dévotion ». Enfin, leurs « langues ... babillardes causent de grands maux ». Quant à Glapion, confesseur de Charles Quint, il refuse de prendre en considération le témoignage de Marie-Madeleine sur la résurrection de Jésus : « car la femme, entre toutes créatures, est variable et muable, parquoy elle ne pouloit assez prouver contre les ennemis de notre foy » — transposition sur le plan théologique de la sentence des juristes : « Les femmes — devant les tribunaux — sont toujours moins croyables que les hommes ».

Au long des siècles les litanies antiféministes récitées par les prédicateurs ne varieront guère que dans la forme. Au xvii^e siècle, Jean Eudes, célèbre missionnaire de l'intérieur, s'en prend un jour après Saint-Jérôme aux « amazones du diable qui s'arment de pied en cape pour faire la guerre à la chasteté, et qui, par leurs cheveux frisez avec tant d'artifice, par leurs mouches, par la nudité de leurs bras, de leurs épaules et de leurs gorges, tuent cette princesse du ciel dans les âmes qu'elles massacrent aussi avec la leur toute la première ». Au début du xviii^e siècle, Grignon de Montfort « déclare la guerre » à toutes les femmes coquettes et vaniteuses, pourvoyeuses de l'enfer : « Femmes braves, filles belles / Que vos charmes sont cruels ; / Que vos beautés infidèles / Font périr de criminels ! / Vous paierez pour ces âmes / Que vous avez fait pécher / Que vos pratiques infâmes / Ont enfin fait trébucher. // Tant que je serai sur terre, / Idoles de vanité, / Je vous déclare la guerre, / Armé de la vérité ». Rappelons qu'il s'agit ici de cantiques composés à l'usage des fidèles et qui, dans la pensée de leur auteur, constituaient autant de sermons. Ceux-ci, au cours des siècles, exprimèrent de mille façons la peur durable que des clercs voués à la chasteté éprouvaient devant l'autre sexe. Pour ne pas succomber à ses charmes, ils le déclarèrent inlassablement dangereux et diabolique. Ce diagnostic conduisait à d'extraordinaires contre-vérités et à une indulgence singulière à l'égard des hommes. Témoin cet extrait d'un panégyrique d'Henri IV prononcé en 1776 à la Flèche par le supérieur du collège : « Déplorons ici, Messieurs, le triste sort des rois à la vue des artifices funestes dont Henri IV fut la victime. Un sexe dangereux oublie les plus saintes lois de la retenue et de la modestie, joint à ses charmes naturels les ressources de son art diabolique, attaque sans pudeur, trafique de sa vertu, et se dispute l'humiliant avantage d'amollir notre héros et de corrompre son cœur ».

Ainsi, le sermon, moyen efficace de christianisation à partir du xiii^e siècle, a sans répit diffusé et tenté de faire pénétrer dans les mentalités la peur de la femme. Ce qui était dans le haut Moyen Age discours monastique est devenu ensuite, par l'élargissement progressif des auditoires, avertissement affolé à l'usage de toute l'Eglise enseignée qui fut invitée à confondre vie des clercs et vie des laïcs, sexualité et péché, Eve et Satan.

Bien entendu, les prédicateurs ne faisaient que monnayer et distribuer largement à l'aide du jeu oratoire une doctrine depuis longtemps établie par de savants ouvrages. Mais ceux-ci, à leur tour, connurent un rayonnement nouveau grâce à l'imprimerie qui contribua à accabler la femme en même temps qu'elle renforçait la haine du Juif et la crainte de la fin du monde. Soit le *De Planctu Ecclesiae* rédigé vers 1330 à la demande de Jean XXII par le Franciscain Alvaro Pelayo, alors grand pénitencier à la cour d'Avignon. Cet ouvrage, oublié de nos jours, mérite d'être exhumé des bibliothèques. Il fut imprimé à Ulm dès 1474, réédité à Lyon en 1517 et à Venise en 1560 — indi-

cations chronologiques et géographiques qui laissent deviner une audience relativement importante, au moins dans le monde des clercs chargés de diriger les consciences. Or, on peut lire dans sa seconde partie un long catalogue des cent deux « vices et méfaits » de la femme. A cet égard il ressemble beaucoup par sa structure et par le parallélisme des intentions au *Fortalicium fidei* dirigé contre les Juifs. Tout ce que *Malleus* contiendra de plus misogyne est explicité dans le *De Planctu...* avec force référence à l'*Ecclésiastique*, au *Livre des proverbes*, à saint Paul et aux Pères de l'Eglise. Ces citations deviennent incendiaires parce qu'elles sont coupées de leur contexte et tirées de façon arbitraire dans le sens d'un antiféminisme virulent. On se trouve ici devant ce qui est peut-être le document majeur de l'hostilité cléricale à la femme. Mais cet appel à la guerre sainte contre l'alliée du diable ne se comprend que replacé dans le milieu qui l'a lancé, celui des Ordres mendiants soucieux de christianisation et inquiets de la décadence du corps ecclésial.

Le livre I traite de façon peu originale de la constitution de l'Eglise. Mais le second expose sur le mode pathétique la misère de la chrétienté. C'est à l'intérieur de cette longue complainte que se situe, à l'article XLV — le plus étendu du volume ! — la litanie des reproches adressés aux filles d'Eve. Tantôt le Franciscain met en cause « les femmes » ou « des femmes », tantôt « certaines femmes », tantôt plus catégoriquement « la femme », et c'est bien de celle-ci comme telle qu'il instruit le procès sans que l'accusée ne soit jamais assistée d'un avocat. Dès l'abord, il est entendu qu'elle partage « tous les vices » de l'homme. Mais, en plus, elle a les siens propres, nettement diagnostiqués par l'Ecriture : « n° 1 : Ses paroles sont mielleuses... ; n° 2 : Elle est trompeuse... ; n° 13 : Elle est pleine de malice. Toute malice et toute perversité viennent d'elle (*Eccl. XXV*)... ; n° 44 : Elle est bavarde, surtout à l'église... ; n° 81 : Souvent prises de délire, elles tuent leurs enfants... ; n° 102 : Certaines sont incorrigibles... ».

Malgré ses intentions méthodiques, ce catalogue monotone contient des redites et manque de cohérence interne. Mieux vaut donc regrouper en sept points les arguments principaux d'un réquisitoire qui amalgame, à l'insu même de son auteur, accusations théologiques, peur immémoriale de la femme, autoritarisme des sociétés patriarcales et orgueil du clerc mâle.

a) Grief premier, du moins au niveau de la conscience claire : Eve a été le « commencement » et la « mère du péché ». Elle signifie pour ses malheureux descendants « l'expulsion du paradis terrestre ». La femme est donc désormais « l'arme du diable », « la corruption de toute loi », la source de toute perte. Elle est « une fosse profonde », « un puits étroit ». « Elle tue ceux qu'elle a trompés » ; la flèche de son regard transperce les plus vaillants ». Son cœur est « le filet du chasseur ». Elle est « une mort amère » et par elle nous avons tous été condamnés au trépas (Introd. et n^{os} 6, 7 et 16).

b) Elle attire les hommes par des appâts mensongers afin de mieux les entraîner dans le gouffre de la sensualité. Or « il n'est aucune immondicité à laquelle ne conduise la luxure ». Pour mieux tromper elle se peint, elle se farde, elle va jusqu'à placer sur sa tête la chevelure des morts. Fondamentalement courtisane, elle aime fréquenter les danses qui allument le désir. Elle tourne « le bien en mal », « la nature en son contraire », spécialement dans le domaine sexuel. « Elle s'accouple avec le bétail », se met sur l'homme dans l'acte d'amour (vice qui aurait provoqué le déluge), ou, « contre la pureté et la sainteté du mariage », accepte de s'unir avec son mari à la façon des bêtes. Les unes épousent un proche parent ou leur parrain, d'autres sont concubines de prêtres ou de laïcs. Certaines ont des rapports sexuels trop tôt après un accouchement ou dans la période des règles (n^{os} 5, 23, 24, 25, 26, 27, 31, 32, 43, 45, 70).

c) Des femmes sont des « devineresses impies » et jettent des sorts. Certaines « très criminelles, en usant d'enchantements, de maléfices et de l'art de Zabulon », empêchent la procréation. Elles provoquent la stérilité avec des herbes et des compositions magiques. « Souvent — on remarquera l'insistance sur cet adverbe — elles étouffent, par manque de précaution, les petits couchés (avec elles) dans leur lit. Souvent, elles les tuent, prises de délire. Quelquefois, elles sont les collaboratrices de l'adultère : soit qu'elles livrent des vierges à la débauche, soit qu'elles s'arrangent pour faire avorter une fille qui s'est abandonnée à la fornication » (n^{os} 43, 79, 80, 81).

d) L'accusation la plus longuement développée — elle forme le huitième de l'article — est ainsi libellée : « La femme est ministre d'idolâtrie ». Car « elle rend l'homme inique et le fait apostasier » : en quoi elle est comparable au vin qui provoque le même résultat. Quand on s'abandonne à la passion de la chair, on élève un temple à une idole et on délaisse le vrai Dieu pour des divinités diaboliques. Ainsi fit Salomon qui n'eut pas moins de 70 épouses — « elles furent presque comme des reines » — et 300 concubines. Au temps de ses dérèglements il sacrifia aux idoles qu'elles adoraient : Astarté, Thamuz, Moloch, etc. C'est son mauvais exemple que suivent les Chrétiens lorsqu'ils s'accouplent avec des Juives ou des Musulmanes (n^{os} 21, 22).

e) On peut regrouper dans une cinquième rubrique une série de reproches dispersés au long des 102 grains de ce noir chapelet : la femme est « insensée », « crierde », « inconstante », « bavarde », « ignorante », « elle veut tout à la fois ». Elle est « querelleuse » et « coléreuse ». « Il n'existe pas de colère plus forte que la sienne ». Elle est « envieuse ». C'est pourquoi l'*Ecclésiastique* (XXVI) dit : « c'est crève-cœur et douleur qu'une femme jalouse d'une autre. Et tout cela c'est le fléau de la langue ». Elle est portée vers le vin (*ebriosa*) qu'elle supporte mal. Or, c'est un spectacle honteux que celui d'une femme ivre, et qu'on ne peut dissimuler (n^{os} 5, 8, 13, 14, 17, 18).

f) Le mari doit se défier de son épouse. Parfois elle l'abandonne ou bien « lui apporte un héritier conçu d'un étranger », ou bien lui empoisonne la vie de ses soupçons et de sa jalousie. Certaines agissent contre la volonté de leur conjoint et font l'aumône au-delà de ce qu'il permettrait. D'autres, « saisies d'une inspiration fantasque, veulent prendre l'habit de veuve, en dépit de leur mari auquel elles refusent la copulation charnelle ». Laisse-t-on à la femme la bride sur le cou dans le ménage, elle sera tyrannique : « si elle ne marche pas à ton commandement (*ad manum tuam*), elle te fera honte devant tes ennemis ». « Elle méprise l'homme, aussi ne faut-il pas lui donner d'auto-rité ». De toute façon, comment empêcher qu'elle ne manifeste « une haine quasi naturelle » aux fils et aux filles d'un premier lit, à ses gendres et belles-filles ? (n^{os} 5, 11, 12, 15, 16, 20, 34, 77, 78).

g) A la fois orgueilleuses et impures, les femmes apportent le trouble dans la vie de l'Eglise. Elles parlent durant les offices et y assistent la tête non voilée malgré les recommandations de saint Paul. Or, elles devraient se couvrir la chevelure « en signe de soumission et de honte pour le péché que la femme, la première, a introduit dans le monde ». Des moniales touchent et souillent les linges sacrés ou veulent encenser l'autel. « Elles se tiennent à l'intérieur des grilles du chœur et prétendent y servir les prêtres ». « Elles lisent et prêchent du haut du pupitre » comme si elles en avaient l'autorité. Certaines reçoivent des ordres qui leur sont interdits ou cohabitent avec des clercs. D'autres vivent comme des chanoinesses régulières — statut que l'Eglise n'a pas approuvé — et impartissent la bénédiction solennelle et épiscopale (n^{os} 44, 57, 58, 59, 61, 65, 68, 73, 74). Relevons au passage cette crainte d'un religieux de voir des femmes s'emparer de la fonction cléricale. Des siècles durant elle a hanté les hommes d'Eglise qui ont redouté, par le biais de cette intrusion, l'effondrement de tout un système. A deux cent cinquante ans de distance le Jésuite Del Rio fait écho à Pelayo et parle avec indignation d'une « certaine religieuse, laquelle trenchoit du prestre et commuioit le peuple avecque des hosties qu'elle consacroit » : acte monstrueux dont la répétition n'aurait pas manqué de ruiner de fond en comble la grandiose construction ecclésiastique. Mais retournons à Pelayo. Arrivé au cent deuxième numéro de sa litanie, le Franciscain espagnol conclut que les femmes, sous un extérieur d'humilité, cachent un tempérament orgueilleux et incorrigible : en quoi elles ressemblent aux Juifs.

L'antiféminisme virulent d'Alvaro Pelayo et de ses semblables, cheminant à travers les multiples canaux du discours oral et écrit de l'époque, ne pouvait manquer d'aboutir à la justification de la chasse aux sorcières. Aussi bien le trouve-t-on au cœur des argumentations manichéennes du *Malleus maleficarum*. Celui-ci, selon l'heureuse formule d'A. Danet, est composé par un rédacteur qui a « la peur au ventre » et se sent environné par un désordre satanique. Les mots dont la racine est *mal* — mal, malheur, mauvais, malé-

fique, maléfice — reviennent sans cesse sous sa plume : jusqu'à trente fois dans une même page. Il voit des catastrophes partout, des adultères et des nouements d'aiguillettes sans cesse multipliés. Ce temps du péché est celui de la femme. Celle-ci cependant trouve parfois grâce à ses yeux — ne faut-il pas expliquer l'annonce faite à Marie ? Il se refuse donc à « mépriser un sexe en qui Dieu, pour notre confusion, a toujours fait des œuvres de puissance ». Il évoque Judith, Deborah et Esther, Gisèle de Hongrie et Clotilde. Il s'appuie sur l'*Ecclésiastique*, les *Proverbes* et saint Paul pour « faire la louange des femmes bonnes » et proclamer heureux l'époux dont la compagne est excellente. Faibles contreparties cependant dans un lourd dossier qui, le plus souvent, accable la branche féminine de l'humanité représentée comme coupable face à une branche masculine réputée victime. Pour le rédacteur du *Malleus* « l'expérience enseigne » que la perfidie (de sorcellerie) se trouve plus souvent chez des femmes que chez des hommes. Importe donc d'expliquer cette disproportion. Or, les explications abondent, fournies par toute la littérature sacrée, elle-même grossie d'apports venus de l'antiquité païenne. Cicéron, Térence et Sénèque, l'*Ecclésiastique*, Chrysostome et Lactance sont mobilisés pour dénoncer la malice de la femme : « Toute malice n'est rien près d'une malice de femme... La femme qu'est-elle d'autre que l'ennemie de l'amitié, la peine inéluctable, le mal nécessaire, la tentation naturelle, la calamité désirable, le péril domestique, le fléau défectable, le mal de nature peint en couleurs claires ?... Une femme qui pleure est un mensonge... Une femme qui pense seule pense au mal ». Suit encore une fois l'énonciation stéréotypée des faiblesses majeures de la femme : elle est crédule, impressionnable, bavarde, inconstante « dans l'être... et dans l'action », « déficiente dans ses forces d'âme et de corps », semblable à l'enfant « par la légèreté de la pensée », plus charnelle que l'homme (« on le voit à ses multiples turpitudes »). « Par nature elle a une foi plus faible... Femina vient de *Fe* et de *minus*, car toujours elle a et garde moins de foi ». Elle a des « affections et passions désordonnées » qui se déchaînent dans la jalousie et la vengeance, les deux principaux ressorts de la sorcellerie. Elle est menteuse par nature, non seulement dans son langage, mais aussi dans « sa démarche, son port et son maintien ».

Le *Malleus* conclut avec Caton d'Utique : « s'il n'y avait pas la malice des femmes, même en ne disant rien des sorcières, le monde serait libéré d'innombrables périls ». La femme est une « chimère... son aspect est beau ; son contact fétide, sa compagnie mortelle ». Elle est « plus amère que la mort, c'est-à-dire que le diable dont le nom est la mort selon l'*Apocalypse* ».

Une diabolisation de la femme — celle-ci se trouvant déshonorée en même temps que la sexualité — : voilà le résultat auquel aboutissent dans un « climat dramatisé » tant de réflexions cléricales sur le danger que représente alors pour les hommes d'Eglise — et pour l'Eglise entière qu'ils annexent — l'éternel féminin.

L'action antiféministe du *Malleus* s'est trouvée renforcée à la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e par un discours ecclésiastique aux multiples facettes. Et d'abord, les théologiens démonologues n'ont pas manqué de répéter le *Malleus*. Del Rio assure que « quant au sexe, celui des femmes est plus suspect », qu'il est « imbecille » et « abonde en passions âpres et véhémentes ». Dominées par leur imagination, « n'étant pas si bien fournies (que les hommes) de raison ny de prudence », elles se laissent facilement « decevoir » par le démon. Le savant Jésuite constate que les lettres sacrées mentionnent fort peu de « prophétesses de Dieu » alors que celles des idoles ont été légion chez les Gentils. En outre, « la volupté, le luxe et l'avarice » sont les défauts ordinaires des femmes qui sont volontiers « trotières, vagabondes, babillardes, querelleuses et cupides de louanges ».

A l'étagé d'une civilisation les affirmations des démonologues dominicains ou jésuites étaient peut-être moins dangereuses pour le « deuxième sexe » que celles des casuistes qui, par le truchement des confesseurs, avaient un impact considérable sur les mentalités quotidiennes. S'appuyant sur l'Ancien Testament, Benedicti enseigne dans sa *Somme des pechez* que « la femme — soulignons ce singulier collectif — brusle en regardant..., c'est-à-dire elle se brusle et brusle les autres ». Plus loin il ajoute : « ... les anciens sages nous ont aprins que toutesfois et quantes que l'homme parle long temps avec la femme il procure sa ruyne et se destourne de la contemplation des choses celestes et finalement tombe en enfer. Voyla les dangers qu'il y a de prendre trop grand plaisir à jazer, rire et caqueter avec la femme, soit bonne soit mauvaise. Et je crois que c'est ce que veut conclure le paradoxe de l'*Ecclésiastique* qui dit que « l'iniquité de l'homme est meilleure que la femme de bien ». Significative des généralisations accusatrices auxquelles les théologiens et moralistes d'alors se laissent constamment — et inconsciemment — entraîner, la lecture que Benedicti propose du mot MVLIER. Mettant en garde contre la « femme dissolue », il affirme qu'elle « trayne après soi » toutes sortes de malheurs exprimés par les six lettres du mot : « M : la femme mauvaise est le mal des maux. V : la vanité des vanités. L : la luxure des luxures. I (*ira*) : la cholère des cholères. E (allusion aux Erynies) : la furie des furies. R : la ruyne des royaumes ». En principe, il n'est question ici que de la « femme mauvaise », mais si l'usage a appliqué le mot *mulier* à l'ensemble de l'autre sexe, n'est-ce pas parce que celui-ci est globalement dangereux ?

Mais quittons les lourds ouvrages des casuistes pour la menue monnaie des manuels de confesseurs et en particulier les célèbres *Instructions...* de Saint-Charles Borromée que l'Eglise post-tridentine réédita inlassablement, plusieurs siècles durant, dans tous les diocèses de la catholicité. On y verra sur le vif comment l'autorité ecclésiastique a diffusé au niveau le plus large la peur panique de la Femme et le dogme de sa foncière infériorité. Rappelons tou-

tefois en contrepoint qu'une visite canonique effectuée en Bavière à l'époque du concile de Trente révéla que 3 ou 4 % seulement des prêtres n'y vivaient pas en concubinage. Devant un tel fléau une société religieuse à dominante masculine — et qui entendait conserver ce privilège — ne pouvait que réagir avec démesure. Satan s'était introduit dans la place. Pour saint Charles Borromée le confesseur ne saurait prendre trop de précautions avec les pénitentes. Il ne les recevra pas si elles se présentent avec « des cheveux frisez, des visages fardez et plastrez, des pendans d'oreilles ou d'autres semblables ornemens pleins de vanité ». Il refoulera pareillement celles qui porteraient dentelles, broderies et étoffes d'or et il exigera de toutes qu'elles viennent au saint tribunal le visage couvert « avec décence d'un voile qui ne soit pas notablement transparent, fait de crespé, de linge, de laine, ou pour le moins de quelque estoffe de soye d'une couleur modeste ». Sauf autorisation mûrement pesée d'un supérieur, un prêtre de moins de trente ans ne confessera pas les femmes. Quant aux confessionnaires qui leur sont destinés — indispensable ségrégation — « qu'ils soient en un lieu descouvert de l'église », la confession des femmes ne devant se faire que de jour. Ainsi pour l'Eglise catholique d'alors le prêtre est un être constamment en danger et son grand ennemi est la femme. A cet égard on ne le surveille — et il ne se surveille — jamais assez.

Les *Instructions aux confesseurs* de saint Charles furent diffusées en France sur l'ordre des assemblées du clergé : d'où la multiplicité des éditions que conservent nos bibliothèques. Dans toutes celles que j'ai consultées, les consignes de l'archevêque sont confortées en annexe par la lettre que saint François Xavier écrivit au P. Gaspard Barzé chargé de la mission d'Ormuz. Sans doute faut-il lire ce document en se rappelant qu'il trace une ligne de conduite à un religieux chargé d'évangéliser un de ces pays d'Orient où la jalousie masculine est un trait de civilisation. Mais les lecteurs européens de ce texte opéraient-ils toujours cette correction ? En outre, il est évident que l'apôtre des Indes, à la fois victime et agent d'une longue tradition antiféministe, glisse constamment du particulier (l'Orient) au général. Il conseille bel et bien un comportement global du prêtre à l'égard de la femme en assénant deux lourdes affirmations : a) la religion qui importe est celle des hommes ; b) dans un conflit conjugal, le confesseur ne donnera jamais tort au mari devant son épouse. Ces recommandations ont été lues à partir de la fin du xvi^e siècle par des milliers et des milliers de confesseurs qui furent les directeurs de conscience de dizaines de millions de foyers. On voit quel mépris de la femme elles véhiculaient — mépris qui camouflait la peur d'un être mystérieux et inquiétant devant lequel devait jouer la solidarité masculine, c'est-à-dire la connivence du prêtre et du mari.

J. D.

Le séminaire, sous l'intitulé général *Histoire du peuple chrétien*, a permis l'audition et la confrontation d'études inédites françaises et étrangères, qui doivent constituer un ouvrage en deux volumes sous la direction de M. Delumeau.

PUBLICATIONS

Traduction en néerlandais du *Christianisme va-t-il mourir ? : Einde van het Christendom ?* Hilversum, 1978 (Gooi en Sticht).

CONFÉRENCES

Dans les Universités de Porto, Haïffa et Jérusalem et, en France, dans celles de Strasbourg, Toulouse, Lille et Rennes.

CONGRÈS

Rapport introductif présenté au Congrès international d'Histoire religieuse : Varsovie (juin 1978) et exposé de conclusion.